



HAL
open science

Beyrouth, Grand-Beyrouth - Introduction

Jean-Luc Arnaud

► **To cite this version:**

Jean-Luc Arnaud. Beyrouth, Grand-Beyrouth - Introduction. Jean-Luc Arnaud. Beyrouth, Grand-Beyrouth, 16, Centre d'études et de recherches sur le Moyen-Orient contemporain, pp.11-18, 1997, Les Cahiers du CERMOC, 2-905-465-10-7. halshs-01679229

HAL Id: halshs-01679229

<https://shs.hal.science/halshs-01679229>

Submitted on 9 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Beyrouth, Grand-Beyrouth - Introduction

D'après : Jean-Luc Arnaud, "Introduction", dans J.-L. Arnaud (dir.), *Beyrouth, Grand-Beyrouth*, Beyrouth, CERMOC, 1998, p. 11-18 et 117-119.

Résumé

Le livre *Beyrouth, Grand Beyrouth* trouve son origine dans un questionnement de la reconstruction de la capitale libanaise au lendemain des accords de Taëf. Pour se démarquer des vives polémiques qui nourrissent alors les débats au jour le jour, ce livre propose de considérer la reconstruction comme un moment d'accélération des mutations urbaines, dans une perspective historique. Ainsi, il associe étroitement les approches des géographes et celles des historiens des XIXe et XXe siècles. Malgré son titre, ce livre ne traite pas vraiment de la taille de la ville mais plutôt de son organisation en termes de limites, de territoire et d'hinterland.

Abstract

The book *Beyrouth, Grand Beyrouth* finds its origin in a questioning of the reconstruction of the Lebanese capital in the aftermath of Taif agreements. To stand out from the polemics that feed the day-to-day debates, this book proposes an historical perspective. It considers the reconstruction as a moment of acceleration of urban changes. Thus, it closely associates the approaches of geographers and those of historians of the nineteenth and twentieth centuries. Despite its title, this book does not deal with the size of the city but rather its organization in terms of boundaries, territory and hinterland.



Ce texte est placé sous licence creative common : [Attribution – ShareAlike 4.0. \(CC-BY-SA\)](#)

This text is under creative common license: [Attribution – ShareAlike 4.0 \(CC-BY-SA\)](#)

[Plus d'informations sur Jean-Luc Arnaud – More information about Jean-Luc Arnaud](#)

Beyrouth, Grand-Beyrouth – Introduction

Le thème du colloque – *Beyrouth - Grand Beyrouth ?* –, dont cette publication est le fruit, émane d'un programme aux plus vastes ambitions – *Beyrouth et ses territoires*. Ce programme a été préparé à la fin de l'année 1993, dans le cadre de la définition par l'Observatoire de recherches sur Beyrouth et sa reconstruction du CERMOC d'un projet d'études urbaines pluridisciplinaire à même de relancer les travaux sur Beyrouth, en coopération avec des étudiants et des chercheurs libanais. On assistait alors, depuis la fin des hostilités, à une timide relance de la recherche urbaine au Liban. Cette dynamique, stimulée par les projets de reconstruction du centre-ville, l'était aussi par la cessation des combats. A la faveur de l'ouverture récente des multiples quartiers des "autres", les étudiants, enseignants ou chercheurs renouaient avec un travail de terrain impraticable — au moins de manière sporadique — depuis pratiquement deux décennies. D'autre part, dans le cadre des projets éditaires, les rapports techniques étaient aussi de plus en plus nombreux¹. Dans le contexte de la reconstruction alors naissante et des vives controverses auxquelles elle donnait lieu, il s'agissait de ne pas engager l'Observatoire sur un terrain polémique mais de définir un programme académique dont les fondations soient plus profondes que les débats relatifs aux événements quotidiens.

Considérant l'actualité urbaine de Beyrouth comme un de ces moments forts de l'histoire durant lesquels le temps semble s'accélérer — comme il s'est accéléré à Paris sous Haussmann — c'est un programme à forte composante historique qui a été préparé. Suivant son approche, les débats devaient être soumis à la critique des sources et considérés, quelles que soient leurs natures et leurs origines, comme des représentations et des témoignages plutôt que comme des données factuelles et/ou les résultats de recherches scientifiques². Par ailleurs, l'importance des événements, fortement mobilisateurs des médias et de l'intelligentsia notamment, était relativisée par une mise en perspective historique et une distinction entre les multiples temporalités de leurs effets : depuis les annonces des politiques, souvent destinées à donner du grain à moudre à la presse, jusqu'au montage juridique des opérations de reconstruction dont les résultats ont engagé l'avenir de Beyrouth pour plusieurs décennies. Il n'était cependant pas question de s'en tenir à l'après-guerre mais au contraire de procéder à une longue remontée dans le temps. A travers trois échelles d'approche, de la plus fine (l'habitat) jusqu'à la plus large (les lieux de la diaspora), ce programme avait pour objectif la constitution d'une meilleure connaissance des mutations qui ont animé la société beyrouthine au cours des cent cinquante dernières années en les référant de manière systématique aux lieux dans lesquels elles se sont développées. Ce programme se proposait d'étudier les transformations par lesquelles cette ville, simple port de cabotage, comptant seulement quelques milliers d'habitants au milieu du XIXe siècle, en regroupe actuellement plus d'un million et s'étend sur plusieurs dizaines de kilomètres carrés. Il s'agissait donc d'un travail dans le temps mais pas seulement ; après

¹ . La société OGER préparait un rapport sur l'assainissement et sur la réhabilitation des écoles publiques, la Lyonnaise des eaux était chargée de restaurer l'adduction en eau, l'IAURIF et la SOFRETU préparaient un nouveau plan de transport...

² . Une des principales difficultés dans la préparation de cette rencontre a été d'échapper à son instrumentalisation par des chercheurs dont l'engagement dans l'opposition ou bien au service exclusif d'une cause pèse fortement sur les fondements et les résultats des travaux.

dix-sept ans d'une guerre qui l'a particulièrement touchée, la capitale libanaise était déjà en cours de reconstruction. Au-delà de l'espace urbain, cette reconstruction s'inscrit dans des enjeux qui ne peuvent être saisis que dans une analyse des territoires de Beyrouth et du Liban ; territoires qui, depuis les proches banlieues jusqu'aux confins de la plaine syrienne s'étendent aussi, par l'intermédiaire des migrations, aux cinq continents³.

On l'a compris, suivant la voie ouverte par Marcel Roncayolo⁴, ce programme avait l'ambition d'associer étroitement les approches de l'historien avec celles du géographe. En outre, même s'il n'a jamais été question de traiter l'ensemble de la période considérée dans l'ensemble de l'espace correspondant mais plutôt d'identifier des moments clés et des lieux déterminants, l'ambition du projet tenait aussi à l'étendue de l'espace à étudier et à sa durée. Les disponibilités des chercheurs, l'absence d'économiste notamment, en ont décidé autrement. Les défections des uns — les deux années de travail en commun et les trente-huit séances de séminaire, qui ont précédé et préparé la rencontre, ont permis d'effectuer un tamisage des participants⁵ — et l'intérêt des autres ont contribué à recentrer les travaux dans un cadre géographique plus étroit, celui de la capitale libanaise et, plus souvent qu'on ne l'aurait souhaité *a priori*, sur ses quartiers centraux. Cependant, même si leur objet est souvent plus restreint, c'est à l'échelle de l'ensemble de la ville que la plupart des contributions font référence. Derrière le titre pour le moins laconique de ce livre – *Beyrouth - Grand Beyrouth ?* –, il n'est pas seulement question de taille. Il en est d'ailleurs peu question. Par contre, on a plus fortement mobilisé la notion de *limite* et celle d'*étendue* ; celles de *territoire* – à l'origine du programme fondateur – et d'*hinterland* ont aussi été mises à contribution.

Ce projet, n'avait pas seulement pour objectif l'accroissement du volume des connaissances mais il avait aussi pour ambition de contribuer au renouvellement des paradigmes fondateurs de la recherche urbaine au Liban depuis une dizaine d'années. Les travaux ayant pour objet la ville, conduits depuis le début des années quatre-vingt, étaient marqués par des questions, voire des points de vue idéologiques, fortement influencés par les situations locale et régionale. La bibliographie des travaux universitaires, produits durant une dizaine d'année à la suite de l'invasion israélienne, le révèle⁶. Quels que soient les idéologies et les partis pris, chacun légitime dans son contexte, les recherches de cette période ne sont pas seulement partiales, elles sont aussi partielles ; le découpage territorial qu'elles opèrent à travers la construction de leurs objets d'études exprime bien la fragmentation de la ville et celle de l'université libanaise. L'agglomération beyrouthine semble alors constituée comme un puzzle dont les pièces ne s'assemblent pas. La plus grande part des chercheurs, considérant leurs terrains d'études suivant des limites étroites, semblent avoir oublié que l'ensemble de la ville peut aussi constituer une unité pertinente. Chaque partie, chaque quartier, est analysé en soi, comme un isolat, sans considération pour le fait qu'il est aussi une composante d'une entité plus vaste et avec les autres parties de laquelle il est nécessairement en interrelation, même si les liaisons sont fortement atténuées par les multiples lignes de démarcation ou bien si elles revêtent la forme d'un conflit, qu'il soit ouvert ou latent. Dans ce contexte, il est apparu préférable d'associer au programme

³ . Pour de plus amples développements sur ce programme, voir la publication de son texte fondateur ; J.-L. Arnaud, 1993, " Beyrouth et ses territoires ", *Annales de géographie (USJ)* n° 14, p. 1-20.

⁴ . M. Roncayolo, 1990, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard.

⁵ . On trouvera la liste des séances du séminaire " Beyrouth — espaces et société " dans les *Lettres d'information* 1 à 6, mars 1994 à septembre 1996.

⁶ . Boudisseau G., 1996, *Bibliographie de Beyrouth, supplément à la Lettre d'information n° 4*, Beyrouth, CERMO.

en gestation de jeunes chercheurs, voire des chercheurs en formation, moins marqués que leurs aînés, ou en tout cas plus motivés, pour élargir le champ de leurs investigations. On comprend ainsi comment deux années et de nombreuses rencontres ont été nécessaires pour élaborer le programme de ce colloque. Il ne s'est pas seulement agi de l'organiser, la plus importante part de sa préparation a consisté à repérer et à mettre au travail les contributeurs. On comprend aussi toutes les déperditions, voire les déceptions, qui n'ont pas manqué durant cette phase. Mais le vivier est vaste et le séminaire a constitué une bonne manière d'y pêcher.

La rencontre a été partagée entre quatre ateliers. Si l'histoire a été laissée aux historiens (première partie) et l'architecture aux architectes (troisième partie), les questions de recomposition (seconde partie) et de représentation (dernière partie), ont été traitées à la fois par des géographes et des anthropologues.

Construction

Les trois contributions de la première partie ont posé les grandes lignes du tableau. Elles traitent, sur la longue durée, des relations entre la ville et ses environs à différentes échelles, entre les faubourgs et l'hinterland en passant par la Montagne. Christine Babikian établit un parallèle entre le développement du port de Beyrouth et ses territoires lointains. Elle montre comment la ville se construit en étendant son emprise économique, à la faveur de l'établissement des routes puis des chemins de fer, vers l'intérieur. Elle note que cette construction s'effectue dans le cadre de décalages systématiques entre offre et demande. C'est-à-dire que l'entraînement d'un développement sur l'autre est toujours à double sens ; les extensions successives du port répondent à une demande de l'hinterland, ils induisent aussi de nouvelles offres de services. Ainsi, l'équilibre semble une situation d'exception. Le port de Beyrouth et l'ensemble de la ville sont à fois réceptacle et centre de redistribution, pas seulement pour les marchandises, mais aussi pour la population d'origine rurale et migrante vers Beyrouth au cours du XIX^e siècle. La contribution de Carla Eddé, qui traite de la démographie des maronites durant cette période, éclaire ce double rôle de la ville à partir des années 1880. Elle montre aussi, contre les idées généralement admises, que la population maronite ne s'est pas urbanisée aussi tard qu'on le pense. La croissance des années vingt-quarante en cache une, plus ancienne, datant de la seconde moitié du XIX^e siècle. L'auteur distingue deux catégories parmi les maronites arrivés en ville durant cette période. D'une part, les réfugiés issus des régions d'affrontement avec les Druzes et, d'autre part, les migrants qui, tout aussi nombreux, ont pour origine les autres régions du Mont-Liban. Le centre de la ville – *Bayrouth al-qadima* – est un point de passage obligé pour ces arrivants mais C. Eddé montre aussi qu'il existe des relations privilégiées entre certains quartiers de la ville (hors les murs) et les régions d'origine de la population récemment urbanisée. Cependant, si elle note une tendance au regroupement par origine commune, ce n'est jamais systématiquement le cas. Les relations entre la ville intra-muros et les environs proches sont aussi traitées par Jihane Sfeir à partir des actes du tribunal de Beyrouth, datant du début des années 1840. Ces actes permettent de compléter les remarques de C. Eddé sur la répartition des communautés religieuses dans l'espace urbain. J. Sfeir remarque qu'à l'intérieur des murs, la communauté grecque-orthodoxe semble très regroupée autour de sa cathédrale. Hors les murs, les actes indiquent aussi que, dès cette période, le ressort du tribunal de Beyrouth s'étend sur un territoire qui dépasse largement le périmètre administratif (indépendant des *caza-s* du Mont-Liban) de

la ville. Ils montrent aussi que Choueifat, village situé à une dizaine de kilomètres du centre et qui dépend du Mont-Liban, est exploité par une agriculture vivrière dont une partie semble destinée à la ville tandis que l'exploitation agricole des environs plus proches est plutôt liée à l'industrie de la soie. Leurs habitants se nourrissent à la ville, elle-même approvisionnée par l'intermédiaire de son port et dans la Montagne. On comprend ainsi comment, quelques années plus tard, l'ouverture de nouvelles voies de communication, dont C. Babikian a tracé la chronologie, a profondément pesé sur les complémentarités très étroites qui organisaient les relations entre la ville, ses environs proches et les plus lointains.

Recompositions

La seconde partie est consacrée aux mutations plus récentes de plusieurs quartiers. Les auteurs rendent compte de ces mutations à partir de notions telles que la *centralité*, la *mixité*, la *citadinité* et, pour le dernier qui s'intéresse plus particulièrement aux rôles des acteurs, la *médiation*. A partir de l'exemple des activités commerciales de la rue Hamra, Guillaume Boudisseau s'interroge sur les attributs de la centralité. Il montre comment, dans le cadre du renouvellement permanent de la ville sur elle-même, la concurrence entre des quartiers pouvant chacun prétendre au rôle de centre commercial donne lieu à un cycle de substitution dans lequel le nouveau devient ancien lorsque l'ancien est rénové. L'auteur remarque aussi le poids de l'histoire dans ce phénomène. Hamra y a trouvé sa place grâce à son ancienneté tandis que les nouveaux centres commerciaux, directement issus des césures de la guerre, ont moins résisté à l'ouverture de la ville et à la concurrence qui s'en est suivie. Cependant, à l'instar de C. Babikian, il note aussi des décalages et des ajustements permanents qui, s'ils tendent vers un équilibre, atteignent rarement leur objectif. C'est aussi à partir d'une analyse des activités commerciales que Tristan Khayat aborde la constitution du quartier Gettaoui. Qualifié de caisse de résonance des mutations urbaines, Gettaoui, espace relais pour les commerçants qui, avant la guerre, tentent de s'installer au centre-ville, devient durant le conflit un lieu de replis. Le rapport entre Hamra et le centre-ville, exprimé par G. Boudisseau en termes de centralités concurrentes, est, pour celui avec Gettaoui, exposé par T. Khayat en termes de citadinité et d'appartenances communautaires. Deux expressions de l'identité dont les relations relèvent aussi d'une concurrence variant en fonction de l'échelle – au sens géographique – de référence des locuteurs (entre le quartier et l'ensemble de la ville). Les recompositions provoquées par la guerre ont suivi des modalités très différentes en fonction des quartiers et des rapports de forces en présence (habitants / milices). Pour traiter celles qui ont touché le quartier Mousaytbé, Marie-Claire Fattore s'est particulièrement intéressée aux points de vue des habitants. A partir d'un travail sur l'expression des désirs de retour de ceux qui sont partis durant la guerre, l'auteur note les déceptions des résultats du confessionnalisme, il ne constitue plus le seul déterminant des localisations. Le quartier Mousaytbé, quartier de passage comme Gettaoui, est souvent caractérisé par sa mixité. M.-C. Fattore s'interroge sur le, ou les, sens de cette qualité. Elle montre que si le fait de résider, ou de convoiter une résidence, dans un quartier dit mixte peut être considéré comme valorisant et comme symbole de citadinité, voire de modernité, il n'en reste pas moins que les replis communautaires restent très déterminants des relations de voisinage. La mixité ne semble pas recouvrir les mêmes valeurs dans les discours relatifs à la localisation du lieu de résidence et dans les faits exprimés par ces relations de voisinage. Pour leur part, les chiites d'Afrique sont aussi en quête de modernité. Marie-Claude Souaid remarque qu'ils confient

leurs intérêts à une famille se présentant comme vecteur de cette modernité. L'auteur s'est intéressé aux réseaux de drainage de l'investissement chiite dans les secteurs foncier et immobilier à Beyrouth entre 1940 et 1960. Elle montre comment, par ce drainage, la famille Beydoun organise ses relations sur le mode de la médiation entre des citadins qui ont un accès privilégié au marché et aux informations et les détenteurs des capitaux. C'est en terme *d'apprentissage de la ville* que M.-C. Souaid rend compte du rôle intégrateur joué par les Beydoun auprès d'une population d'origine rurale. Elle inscrit l'évolution des formes de cette médiation dans les transformations du marché et celles de la demande des investisseurs qui deviennent de moins en moins dépendant du monopole des Beydoun avec le temps. En une vingtaine d'années, la relation avec les "clients" est passée de rapports très personnalisés, où l'interconnaissance, le lien communautaire et la bienfaisance étaient déterminants, à une relation d'affaires commandée exclusivement par les intérêts économiques.

Architecture et marché foncier

La troisième partie traite des relations entre la production architecturale et le marché foncier dans le cadre d'une réflexion sur les limites de la ville ou plutôt, sur les limites de l'influence de son marché foncier. Pour la région du Meten, Beit Chebab et Qornet el-Hamra en particulier, au cours des trente dernières années, Christian Darles considère les mutations des types de l'architecture domestique comme des indicateurs d'un processus d'intégration urbaine des banlieues et des villages de la Montagne. La mutation majeure qu'il repère est le passage de la maison individuelle à l'immeuble collectif dans le cadre de la transformation des villages, non seulement lieux d'habitat des agriculteurs, mais aussi lieux de villégiature et d'habitat temporaire, en lieux de résidence permanente d'une population de non agriculteurs. Villages que les migrations pendulaires transforment partiellement en dortoirs. L'auteur s'intéresse à la fois aux résultats de la production architecturale et à ses acteurs, il montre que ce sont leurs hypothèses – pas toujours vérifiées – sur la solvabilité de la clientèle qui sont à l'origine de la plus grande part des formes architecturales développées des environs de Beyrouth au cours des dernières années.

Contribution des architectes⁷

Inviter des architectes à participer à une rencontre consacrée aux questions relatives à l'ensemble d'une agglomération comptant plus d'un million d'habitants, questions qui s'expriment plutôt à l'échelle du géographe qu'à celle de la construction, peut paraître étonnant. Derrière cette participation se profile cependant une interrogation qui la justifie pleinement. Dans quelle mesure une étude de l'architecture domestique, peut-elle rendre compte de l'avancée de l'urbanisation dans les environs de l'agglomération ?

Depuis le début de ce siècle, l'architecture domestique libanaise connaît un renouvellement important par la généralisation d'un nouveau type architectural : l'immeuble. Les participants à cet atelier devaient s'interroger sur les relations qui associent les mutations des types architecturaux avec le dynamisme du marché foncier, non seulement pour la production du début du siècle, mais aussi pour la plus récente, celle des

⁷. Cette partie correspond à l'introduction de la troisième partie du livre, p. 117-119.

dernières décennies. En d'autres termes, le passage de la maison individuelle à l'habitat collectif, qui a eu lieu à proximité du centre de Beyrouth au cours des années 1920 et qui, depuis cette date, s'est développé dans des quartiers puis des banlieues et enfin des villages périphériques toujours plus éloignés de ce centre, constitue l'indicateur principal retenu pour mettre en évidence la relation entre la production architecturale et le marché. C'est donc une instrumentalisation des études de typologie architecturale – dans une réflexion à l'échelle du géographe et dans le temps de l'historien – qui a été tentée au cours de cette rencontre. On pourrait en résumer la problématique par une question. Qui construit quoi, quand et où ?

La question des limites de l'agglomération, ou plutôt de l'intégration des périphéries successives au marché foncier de la capitale a trouvé des réponses pour les trente dernières années avec la contribution de C. Darles. Il montre comment la hauteur des bâtiments, leur relation à l'espace public, la densité d'occupation des terrains, le principe de distribution des édifices, ou encore la taille des logements, constituent autant de révélateurs d'une adaptation de la production du bâti à la solvabilité de la clientèle et donc au marché. Suivant cette approche, les transformations de l'espace de l'habitat sont considérées comme des résultats de celles du marché. La relation entre ces deux données n'est cependant pas univoque ; ce ne sont pas tant des relations de cause à effet qui ont été mise en exergue que les variations induites par les mutations du cadre de production de la construction et plus particulièrement celles du jeu des acteurs au sein des réseaux dans lesquels ils s'inscrivent entre l'acquisition des terrains et la vente des logements. Les intermédiaires sont plus ou moins nombreux, ils jouent en général de relations de complémentarité dont les rôles ne sont pas toujours faciles à définir.

Suivant le travail minutieux de C. Darles et de ses étudiants de l'école d'architecture de Toulouse, les formes de l'architecture domestique des trente dernières années résultent de l'ajustement de plusieurs temporalités qui trouvent leurs origines dans les premières décennies du siècle. Tout d'abord, la mise en place de l'habitat collectif dont les logements superposés entretiennent un nouveau rapport avec l'extérieur, plus tard, au cours des années 1950, la séparation de l'appartement en deux zones – jour et nuit – avec l'introduction des lieux de distribution (les couloirs) permettant ce découpage, constituent des étapes importantes qui s'inscrivent dans un temps long, semi-séculaire. Ensuite, dans un temps plus court, plus conjoncturel, la législation a joué sur la forme générale des constructions dans la mesure où le volume construit a une forte tendance à optimiser les capacités réglementaires de chaque unité de terrain. Enfin, suivant une autre conjoncture, celle des aléas du développement du commerce à longue distance des matériaux pondéreux, les techniques de construction et les matériaux – la tuile à la fin du XIX^e siècle, les poutres métalliques quelques années plus tard et le béton armé depuis environ cinquante ans – ont aussi joué un rôle important dans les transformations de l'habitat. Depuis moins longtemps, de nouveaux matériaux, de second œuvre plutôt – les faux plafonds, les profilés en aluminium, la tuyauterie en PVC... –, ont aussi contribué à l'évolution des formes et des dispositions. Cette conjoncture, pas toujours déterminée par les intérêts économiques, semble avoir parfois pris le pas sur la longue durée des savoir-faire. En architecte praticien, C. Darles a su faire parler ses collègues libanais sur les motivations de leurs choix de tel ou tel mode de construction.

Pour leurs parts, Robert Saliba et Robert Fayad, ont, à partir d'une abondante iconographie de qualité, présenté l'architecture domestique et ses évolutions de la fin du

XIXe siècle aux années 1940⁸. Ils ont centré leurs exposés sur l'organisation et le décor des façades. R. Saliba en particulier, a longuement discuté de la composition des façades des "belles" maisons dites ocre⁹. Si ces deux présentations ont comblé les historiens de l'art et les défenseurs du patrimoine, la constitution du corpus suivant des critères plus esthétiques que morphologiques n'a pas permis aux auteurs de dresser une géographie de la répartition des types dans le temps et dans l'espace urbain. On le regrettera d'autant plus que les matériaux nécessaires à une telle réflexion ont été patiemment réunis au cours de plusieurs années de travail par les auteurs. Dans ce contexte, malgré l'intérêt de ces deux contributions, il était difficilement envisageable de les intégrer à ce livre sans s'exposer au risque de la dispersion et à sa critique. Pour cette raison, j'ai préféré retenir seulement la contribution de C. Darles, plus proche des questions abordées par les autres participants à la rencontre, dont le volume important et la richesse de l'iconographie, sans compenser l'absence de travaux sur les zones plus centrales de l'agglomération, offrent un vaste panorama de la production d'architecture domestique contemporaine.

Dire et voir

Les cinq contributions de la dernière partie sont consacrées aux discours sur la ville et plus particulièrement à ceux qui traitent de son organisation sociale et spatiale. L'analyse de ces discours, de périodes et d'origines différentes, révèle que Beyrouth, peut-être plus que les autres villes de la région, est le lieu d'un imaginaire dont les référents présentent, entre l'apologétique et l'apocalyptique, une très forte variété. A partir d'un annuaire du début des années vingt, suivant l'hypothèse que la manière de classer est un révélateur du point de vue de ceux qui classent, Chawqi Douayhi traite de l'organisation et de la désignation des objets, des activités et de l'espace. Puis, de manière plus générale, à travers la toponymie, il s'interroge sur l'organisation du marquage des différences entre la ville et ses environs. Dans la zone centrale, les lieux sont l'objet d'un classement à deux niveaux dont le premier est opéré par des termes génériques – toponymes communs – comme si la ville était d'abord un assemblage de lieux qui se répètent, tandis que dans les environs, les lieux sont chacun désigné par un seul nom, propre, qui s'avère assez discriminant dans un contexte de faible densité. L'annuaire étudié par C. Douayhi porte plus particulièrement sur la zone centrale de la ville, celle des souks. C'est aussi cette zone qui est privilégiée par le texte dont Laurent Combes et Eric Verdeil traitent. Sa forme est cependant très différente puisqu'il s'agit de la représentation d'un géographe travaillant sur les mutations de ce centre au début des années soixante. Son auteur, H. Ruppert, évalue l'occidentalisation de la ville à partir d'indicateurs tels que les formes de l'architecture et la nature des activités commerciales. Pour analyser ce texte, vieux de trente ans, L. Combes et E. Verdeil prennent la précaution de faire leur lecture à travers une bonne connaissance de l'histoire de la discipline et des études urbaines. Ils attirent l'attention sur le caractère novateur de plusieurs approches de Ruppert (l'application du modèle des places centrales aux activités commerciales par exemple) mais montrent aussi que l'impression d'optimisme qu'une occidentalisation en bonne voie laisse, selon Ruppert, présumer, tient en partie à une vision

⁸. Communications de R. Fayad, "Morphogenèse et marché foncier à Wadi Abou Jmil" et de R. Saliba, "Types architecturaux et marché foncier à Beyrouth entre les deux guerres".

⁹. Une étude de ces maisons, engagée par Mona Charara au début des années 1990, a malheureusement été interrompue par son décès prématuré. On trouvera cependant une publication de ses premières hypothèses dans "Elles sont repérées à leur teinte ocre", in *Méditerranéens* 5, 1993, p. 71-77.

partielle négligeant les périphéries alors en plein développement. A ce propos, L. Combes et E. Verdeil rappellent que la ville est un tout et qu'une étude trop repliée sur son seul centre (ou tout autre partie d'ailleurs) ne permet pas toujours d'en saisir la réalité. C'est justement de la relation entre centre et périphérie que Frédéric Durand traite dans une étude du discours des habitants des environs proches de l'agglomération sur leurs sentiments d'appartenance citadine. Il propose de définir des degrés de citadinité et montre que les choix de localisation résidentielle résultent de la combinaison de plusieurs paramètres dont l'accession à la propriété constitue un facteur déterminant. Les multiples stratégies d'accès à la propriété révèlent l'importance de cette donnée. L'auteur note que, en fonction de ses ambitions et des possibilités, chacun à sa manière définit sa forme d'appartenance à la ville. Il attire enfin l'attention sur le discours relatif au caractère "naturel" de la Montagne, qualité qui, si elle continue de légitimer les délocalisations vers la périphérie, est en train de disparaître rapidement. Cet imaginaire, voire ce mythe, de la Montagne est aussi étudié par Jean-Luc Arnaud, qui, à partir des dénonciations de la croissance et de la taille de l'agglomération beyrouthine, s'interroge sur la construction de ce discours et l'idéologie qui le sous-tend, sur ce qu'il cache (les peurs) et sur les projets de société qu'il sous-entend. Il montre aussi que l'équilibre urbain prétendument traditionnel relève plus de la fiction que de la réalité. C'est aussi un mythe, celui de la possibilité de réformer la société par l'intermédiaire de l'espace, dont Mona Harb el-Kak traite à travers l'analyse des discours d'accompagnement d'un grand projet de restructuration de la banlieue sud : Elissar. L'auteur note tout d'abord que cette partie de la ville n'est pas très différente des autres banlieues contrairement au caractère apocalyptique que les médias lui attribue. Puis, à partir d'une analyse du projet Elissar et des réactions qu'il suscite, elle montre que malgré les divergences idéologiques entre les trois principaux acteurs en présence – l'Etat, le parti Hizballah et le mouvement Amal – et leur prétention à la maîtrise de l'espace de la banlieue sud, le point de vue des techniciens, hygiénistes et réformateurs, fait l'unanimité. Le paradigme de la réforme de l'espace, comme vecteur de réforme de la société, s'il est le plus fortement exprimé par les responsables de l'Etat n'est remis en cause, ni par Amal – plutôt associé à l'Etat – ni par le Hizballah qui prétend s'en démarquer.

Cette présentation montre que les contributions réunies dans cette publication, si elles abordent de nombreux aspects de l'agglomération de Beyrouth, sont loin de prétendre à l'exhaustivité ; en outre, ces textes présentent parfois des hypothèses de travail plutôt que des résultats définitifs. Cependant, et les débats l'ont montré, au moins une partie du pari a été tenue. Le travail avec des jeunes chercheurs, sur des terrains jusqu'alors peu abordés, a permis de se démarquer des polémiques qui, trop souvent, continuent de peser lourdement sur les débats académiques. En outre, les questions soulevées, malgré leur caractère souvent très précis, constituent, sinon un début de renouvellement de la recherche urbaine au Liban, pour le moins, quelques pistes qui méritent d'être suivies.